





Jean-Paul HOHMAN

# **LE CORBEAU FOU**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979 – 10 – 227 – 1378 - 8

© Jean-Paul HOHMAN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## *Chapitre premier*

Balayée par un vent tournoyant et des bourrasques de pluie, cette nuit du mois d'avril fut fantastique, déchirée par de violents éclairs qui tranchaient l'ombre, violentaient la forêt dans ses plus profonds corridors et résonnaient à fendre oreille dans le creux des combes. Un orage si violent, qu'il a rappelé l'été. Puis tout a cessé et les étoiles ont explosé comme un feu d'artifice. François De CHARETTE n'a pu dormir. Il a écouté, regardé aussi au travers des grandes baies vitrées, face à son lit, toutes ces étoiles épanouies, enfoncées dans les ténèbres, scintillantes d'une lumière crue. Un ciel féérique, fascinant. Un ciel comme on en voit peu à cette époque de l'année.

L'heure est déjà bien avancée. Il se tourne, se retourne sur sa couche. A ses côtés, sa femme ronfle avec de gros soupirs et des frémissements ininterrompus des lèvres. Des rejets d'air pulsé à grands bruits, comme une forge.

A chacun des coups de coude qu'il lui assène sur le flanc pour calmer cette soufflerie, elle claque des lèvres, grince des dents et puis se tourne, avant de ronfler à nouveau.

Impossible pour lui, dans ces conditions, de trouver le sommeil. Alors il se lève.

Les tomettes sont froides, sa chemise glacée, son pantalon de toile si frais, qu'il sent un grand frisson lui traverser le corps.

Il ouvre la porte qui donne derrière, sur l'ancienne métairie. Dehors, on y voit comme en plein jour. Le ciel descend jusqu'à racler la terre, dessine les contours du sommet des arbres. La vie est assoupie, tout dort encore. La forêt est dans un immobilisme envoûtant. Pas même un frémissement visible sur la peau du chien couché en boule, devant sa niche.

François a ouvert la grande porte métallique du hangar et détaché la charrue du tracteur. Le grondement du moteur secoue soudainement cette oisive tranquillité, suivit du crissement des pneus sur le gravier. Un vacarme qui couvre le calme. Les étoiles incisent les mottes de nuit pour s'enfoncer et disparaître.

A l'Est, le ciel commence à s'éclaircir. L'aube ne va plus tarder. << Quelle belle journée nous allons avoir, ce n'est pas trop tôt >>. Il est vrai que depuis un mois, les nuages ont défilé sans discontinuer. Un temps

d'automne plus que de printemps. Les fruits, la terre, les arbres ont été gorgés d'eau, apportant maladies et moisissures. Une bien mauvaise année.

Des moments comme ceux-là ne peuvent pas se manquer, c'est si bon pour lui de sentir la fraîcheur du matin lui fouetter le visage. Alors, un cache-nez autour du cou, le col de son grand manteau noir bien relevé, il fonce, le pied plaqué sur la pédale d'accélérateur du tracteur qui vrombit sur les layons caillouteux de sa forêt. Un immense domaine, hérité d'un aïeul, marquis et maréchal de France, qu'il a parcouru en tous sens depuis sa plus tendre enfance.

Il s'arrête au bord de l'étang du colombier, pour s'allonger dans l'herbe humide et regarder la nuit, les étoiles en grappes, comme écloses, luisantes, qui disparaissent doucement les unes après les autres dès que l'horizon s'éclaire un peu plus et se colore doucement d'un pâle rougeoiement, surmonté d'un bleu très clair qui se fonce jusqu'au noir le plus total au-dessus de sa tête.

Puis le soleil apparaît timidement, comme hésitant, allongeant les ombres engraisées de nuit. La vie

s'éveille. Il reçoit en plein nez l'odeur des arbres, de l'herbe. Soudain éclate une lumière vive et crue qui lui montre le monde dans sa vraie vérité. Les premiers insectes virevoltent dans une brume blanche naissante, qui s'élève de l'eau. L'apparence des choses ne fait plus peur, tout s'anime à nouveau, chante une mélodie, parle doucement aux sens.

Il est si bien, si serein, qu'il lui semble être dans une autre vie, un autre monde. Puis lentement, il revient à sa vérité, à sa vie.

<< Châtelain, marquis, agriculteur, propriétaire, maire de Zières et tout et tout... je suis tout à la fois et je me sens rien du tout. J'ai envie de partir, de tout laisser >>. Puis les reproches de ses détracteurs lui reviennent en tête, le blessent << T'as beau aller comme nous à l'église tous les dimanches, t'es pas comme nous. T'es plein de fric! C'est facile d'être de droite... De GAULLE, t'as que ça à la bouche. Mais nous, les petits, les travailleurs, on gagne à peine la gamelle du soir!... Y fait rien pour nous le grand Charles et toi non plus. Ca fait dix ans que t'es là... Va te faire élire ailleurs Monsieur le marquis, ta politique nous emmerde... >>.

Le soleil est déjà là, plein, éclatant, presque blanc, distribuant une douce chaleur. La nature reprend ses droits. Une légère brise se lève, fait frissonner les feuillages, lever des vaguelettes sur l'étendue liquide.

François se redresse enfin. Remonte sur son tracteur aux essieux luisants de graisse et le ronronnement du moteur laisse exploser sa voix graveleuse qui tranche dans l'épaisseur boisée, avant de s'estomper progressivement.

Il parcourt le layon jusqu'à la route qu'il emprunte sans même la voir, par habitude, puis se rend jusqu'à Zières qu'il traverse, en dépit de l'heure matinale et du formidable bruit de son engin, où manque le pot d'échappement. Il salue en passant, d'un air amusé, Madame RIBOUT, grande cancanière et unique épicière du village, toute occupée à ouvrir son magasin; salue également René, le boulanger, qui charge sa camionnette de livraison et passe devant le parvis de l'église, lieu privilégié, le dimanche, des bigotes communales.

Bien connu pour son caractère autoritaire et ses redoutables colères, il est tout autant amoureux de sa terre que des jolies filles qu'il courtise sans vergogne.

Ses tempes grisonnantes, son regard d'un bleu profond, sa voix grave et chaude, son allure svelte, lui donnent, reconnaissent -elles, un charme qui ne les laisse pas, non plus, indifférentes.

A sa décharge, il faut bien reconnaître que sa femme, comtesse par sa naissance, n'a jamais été des plus attirantes. Ce fut, avant tout, un mariage d'intérêt, imposé par leurs familles respectives. Comme il se doit, dans ce sacro-saint monde de la vieille noblesse. Geneviève De la TOUR PINGEOLLE, au corps sec et noueux, au regard aussi froid que sa nature est morte dans le lit conjugal, montre un caractère autoritaire souvent même revêche. Elle n'a pour seule amie et confidente qu'une vieille fille sexagénaire : Claudine CHAUVOIS, sa servante, qui n'a jamais connu d'autres compagnons, << dieu soit loué >>, s'exclame-t-elle souvent, qu'un chien, deux chats et Dieu. Du reste, le bénitier de l'église grenouille de ses si nombreuses visites quotidiennes. A croire que cette chapelle lui appartient. Au point que, si monsieur le curé ne le lui avait interdit, Claudine y aurait déjà posé son lit, tout simplement.

\*

Geneviève s'est brutalement réveillée. Elle a soudain eu froid du côté de son homme. En étendant son bras pour tâter la place, le drap, l'oreiller, elle sentit le frais de l'absence. Elle a pensé: << Où est-il encore parti, il ne changera donc jamais?... >> Elle s'est levée, a enfilé une robe de chambre en laine épaisse, peigné ses longs cheveux de jais touffus et raides, qui descendent jusqu'à mi- dos. Elle marche pieds nus, malgré le froid du sol. Elle est grande, efflanquée avec de larges pieds. Ses pas sont rudes et lourds. Puis elle descend le grand escalier de pierre pour se rendre aux cuisines. << J'ai besoin d'un café chaud, ça me manque >>.

L'aube gémit encore dehors. Elle se sent seule, abandonnée. Cela fait si longtemps qu'elle est seule. Son époux n'est jamais là, ou si peu. S'il n'y avait les employés de maison, à qui parlerait-elle? Elle s'est aigrie avec le temps. La vie s'est aigrie, sa maison, son parc, ses arbres même se sont aigris. Une vie de solitaire, étriquée, ramassée, une vie de recluse dans une prison dorée.

Elle est retournée à sa chambre pour sa toilette et s'habiller. Puis vêtue d'une vieille et longue robe noire,

qui la couvre jusqu'aux chaussons, elle se rend au grand salon pour y attendre sa servante.

- Savez M'dame la Marquise où se rend votre époux à c't'heure? Lance Claudine, qui vient à peine d'entrer dans le grand salon.

- Comme d'habitude Claudine... Comme d'habitude... Je l'ignore, répond-elle sans lever le nez de sa broderie.

- Je viens de le croiser en sortant de l'église, il filait bon train sur son tracteur!... Ajoute-t-elle en posant son chapeau, auréolé d'un voile noir, sur le canapé Louis XV.

- Combien de fois dois-je vous dire de déposer votre chapeau avec votre manteau dans la penderie!

- Excusez-moi Madame, j'étais si pressée de vous voir...

- Votre empressement n'excuse rien, Claudine. Allez donc aux cuisines, le chef doit être arrivé à cette heure. J'ai envie d'un plat avec ces morilles que mon époux a cueillies hier. Dites-lui de mitonner cela pour midi.

- En accompagnement du gros lièvre qu'il a ramené de la chasse?

- Bien entendu. Avec quoi d'autre le vouliez-vous?

- Je ne sais pas Madame, Je ne sais pas! Et comme entrée? C'est que votre époux a un bon coup de fourchette!

- Qu'il fasse au mieux. Allez! Dépêchez-vous.

- Je serais à l'étage ensuite, si vous me cherchez. Il y a tant de ménage à y faire...

- Laissez, laissez. J'ai besoin de vous ici, pour m'aider à descendre les gros rideaux que vous porterez au nettoyage. Et puis, changez-moi vos chaussettes. L'odeur aigre de vos pieds m'indispose.

- Excusez-moi Madame, mais avec l'âge, c'est de pire en pire. Pourtant j'en achète des produits...

- Lavez les plus souvent et vous ferez des économies. Allez Claudine, dépêchez-vous, les heures coûtent cher.

Le ton sec et son visage simiesque paré d'un masque impénétrable, Madame la marquise dirige sa maison d'une main de fer, sans compromission ni douceur.

## *Chapitre 2*

Dans un bruit d'enfer, le tracteur tranche l'air comme une flèche. La bouche grande ouverte, François respire la vie, les odeurs, tout ce que dégage la terre et qu'il peut savourer et qui s'échappe de ces immenses étendues cultivées qu'il traverse. Soudain Il s'arrête, tous freins hurlants, sur le bord du chemin, se redresse et appelle:

- Eh! Pierre

Au loin, en plein milieu du champ fraîchement retourné, en partie dissimulée par le brouillard matinal, la stature imposante d'un homme en bleu de chauffe, qui marche entre deux sillons, se rapproche à pas comptés. Ses larges bottes marquent la terre meuble, y imprimant de profondes empreintes. Sa respiration est forte et saccadée, comme s'il humait profondément cette odeur mélangée de terre acide, de graines humides et d'herbes grasses.

- Oui, attends, j'arrive...